

A Pakhoi  
En Chine rouge

**LA CROIX**  
**dans**  
**LA TEMPÊTE**

2<sup>ème</sup> Edition

的 中 濤 波  
架 字 十

Nazareth - Press



<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2016

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.



**La Croix**  
**dans la tempête**

A Pakhoi  
En Chine rouge

**LA CROIX**  
**dans**  
**LA TEMPÊTE**

2<sup>ème</sup> Edition

Nazareth - Press  
Hongkong

NIHIL OBSTAT

F. Billaud

Censor deputatus

IMPRIMATUR

L. BIANCHI

Episc. Sciamchiamensis.

*Hongkong, die 6 Februarii 1953*

A Son Excellence

Monseigneur Gustave DESWAZIERE

Evêque de Pakhoi,

Apôtre des Léproux,

Chevalier de la Légion d'Honneur.





**«Vous avez le devoir d'éclairer l'opinion publique catholique en disant la Vérité sur la réalité et l'ampleur de la présente persécution religieuse en Chine.»**

**( Sa Sainteté Pie XII )**



# L'horrible Calomnie

Depuis bientôt un mois, l'horrible calomnie est colportée partout: "Les Religieuses françaises, considérées jusqu'ici par le pauvre peuple ignorant comme les Pères et Mères" des orphelins et des malades, sont en réalité de sinistres assassins. Elles ont été démasquées par le Gouvernement populaire et accusées de tuer les enfants qu'on leur confie. A ces pauvres enfants elles arrachent les yeux pour en faire des remèdes mystérieux; elles boivent leur sang, etc... Depuis vingt-cinq ans, plus de vingt-mille enfants ont été ainsi massacrés." Bientôt même, des affiches représentant des Sœurs jetant des enfants à terre sont placardées sur les murs.

Malgré cette odieuse campagne de calomnie, le bon peuple chinois, plus que jamais, réclame les soins des Religieuses. Chaque matin, plus de cent malades se présentent à l'hôpital. Il faut en finir. Le 9 août, le Chef de la Police de Pakhoi, une brute surnommé "le tartare," conduit le P. Cotto, Mère Sophie et Sœur Vincent dans l'enclos où sont inhumés les corps des orphelins décédés, et leur ordonne de les déterrer.

Durant dix jours, le Père et les deux Sœurs, aidés parfois par les autres Pères et Religieuses, se livrèrent à ce travail, du

matin jusqu'au soir pendant douze heures, sans repos et même sans pouvoir boire ni manger.

Toute la population de la ville et des environs fut convoquée, par quartiers, et conduite par ses chefs pour venir contempler les "assassins et criminels impérialistes".

Que d'insultes et d'avanies ne durent-ils pas supporter ! Parfois la foule qui se pressait autour des travailleurs était si dense que ceux-ci n'avaient plus l'espace nécessaire pour travailler. Le mot d'ordre du P. Cotto était de garder le silence ; mais parfois les accusations des spectateurs étaient si horribles que les Pères et les Sœurs ne pouvaient se contenir. Aussitôt les soldats présents les faisaient taire en leur donnant des coups sur la tête ou dans le dos.

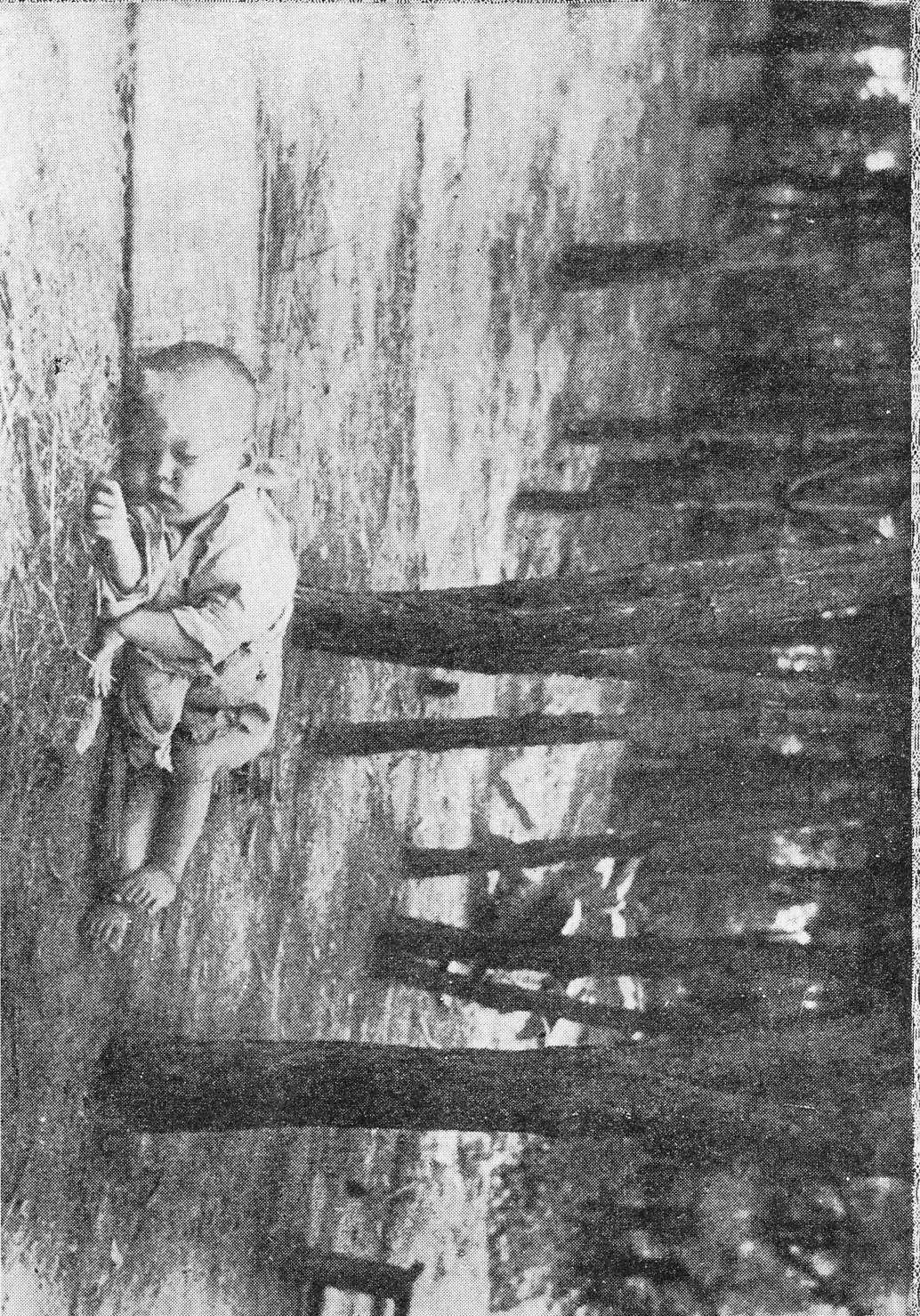
A certains moments, dans la foule on apercevait quelques chrétiens qui pleuraient et n'hésitaient pas à prendre la défense des prétendus assassins. Plusieurs, apportant des pelles et des pioches, voulurent les aider ; mais ils furent renvoyés avec menaces et même emprisonnés.

Certains spectateurs ne se faisaient pas faute de tourner les Pères et les Sœurs en dérision : "Pourquoi Jésus ne vient-il pas à votre aide?... Priez-le donc de vous délivrer!... Comment voulez-vous que nous nous fassions chrétiens, puisque votre Dieu vous abandonne?... " Les Juifs au Calvaire parlaient de la même façon. Un jour, une femme protestante entendit des païens demander : "C'est curieux ! comme les Pères gardent le silence ! Peut-être ne comprennent-ils pas les insultes qu'on leur adresse ?" Cette brave femme de répondre : "Oui, les Pères vous entendent fort bien, mais ils gardent le silence et souffrent avec patience pour imiter Jésus dans sa Passion."

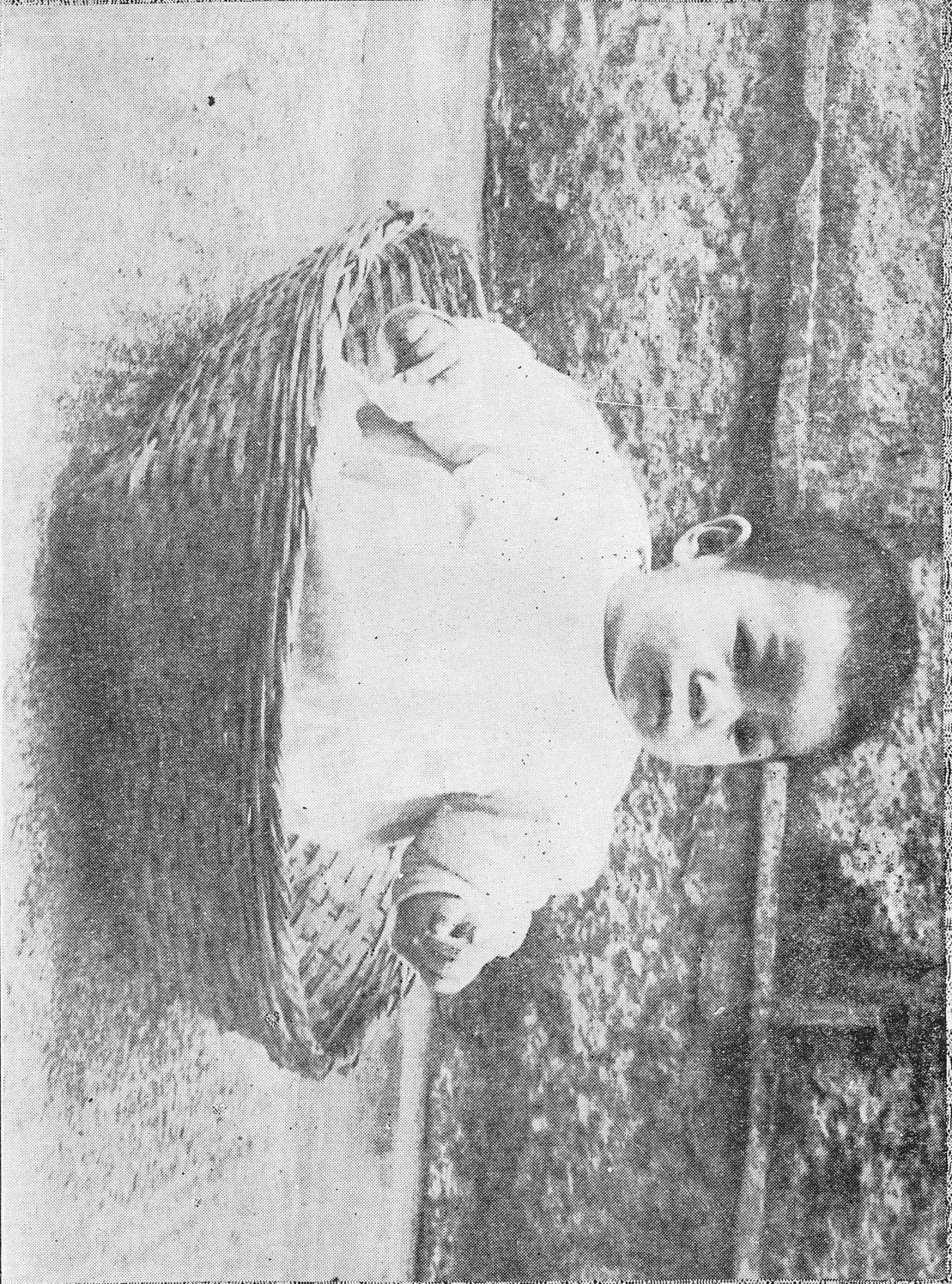
Le dimanche 12 août fut le jour le plus terrible. Prévoyant que la foule serait plus nombreuse, à cause de la cessation du travail et de la fermeture des écoles, le Père Cotto avait interdit aux autres Pères et Sœurs de venir aider les trois condamnés. Seul il irait avec Mère Sophie et Sœur Vincent affronter la populace.

Durant tout le jour, plusieurs milliers de personnes occupèrent le cimetière. De temps à autre, des personnages officiels

Avant l'orphelinat



A l'orphelinat



haranguaient la foule et l'excitaient contre les trois travailleurs. Les enfants et les femmes surtout furent ignobles dans leur façon d'agir: coups de bâton, mottes de terre jetées sur la tête, le cou, la figure des trois victimes. Poussés, ballotés, projetés la face contre terre par des bourrades dans le dos, le Père et les deux Sœurs, le visage inondé de sueur, épuisés de fatigue, sans pouvoir boire ni manger, supportaient tout en silence.

Vers trois heures de l'après-midi, des cris de fureur retentirent tout à coup dans un angle du cimetière. Mère Sophie, qui travaillait non loin du Père Cotto, lui dit: "L'autre jour, le chef du Bureau de la navigation, notre voisin, a fait enterrer son fils aveugle dans ce coin-là: peut-être vont-ils nous accuser de l'avoir tué." C'est en effet ce qui arriva.

Plusieurs fonctionnaires se précipitèrent en effet sur le Père et, l'entraînant là où ils savaient devoir trouver un cadavre, l'obligèrent à creuser la terre. Bientôt on aperçut une bouillie informe: débris de vêtements, de chair, des os... Des cris d'horreur retentissent; tous veulent voir et en même temps frappent le Père avec rage, criant: "assassin, tigre, etc... Venez, tuons-le, vengeons nos pauvres enfants!" Le Père épuisé, à demi-étouffé par la foule, est tombé sur les restes du cadavre; on lui en met des morceaux dans la bouche, dans les yeux. Il croit sa dernière heure venue et recommande son âme à la Reine des Martyrs.

L'arrivée du Maire de Pakhoi le sauva. La foule fut de nouveau maintenue à distance par les soldats.

Le Père demande alors le secours des deux Religieuses. On lui répond: "Il n'y a pas ici de Religieuses, mais seulement des criminelles." S'affaiblissant de plus en plus, ne voulant pas mourir seul au milieu de ces loups, le Père murmure: "Faites donc venir ces deux criminelles pour m'assister." Dans la foule, quelques chrétiennes prennent la parole: "Laissez donc venir les Sœurs l'aider! Ne voyez-vous pas qu'il va mourir?"

On permit enfin aux deux Religieuses de s'approcher. Elles-mêmes exténuées de fatigue, elles n'hésitent pas, pour préserver le Père, à piocher de toutes leurs forces. De temps à autre, le P. Cotto, toujours allongé à terre, les entend murmurer: "Jésus, venez à notre aide!... O Marie conçue sans péché, priez pour nous!"



Le lendemain, malgré leur épuisement, nos trois condamnés durent retourner au travail. Vers deux heures de l'après-midi, sous un soleil de feu, le P. Cotto s'évanouit. Les Religieuses et les Pères présents implorèrent les gardiens pour qu'ils permettent de transporter le malade à l'hôpital. Ceux-ci refusent d'abord; mais craignant de voir le Père mourir sur le terrain, ils donnent enfin l'autorisation. La nouvelle se répand comme une traînée de poudre dans la ville. Chrétiens et païens se pressent en foule devant l'hôpital. Le Père n'avait pas encore repris ses sens que déjà les sentinelles revenaient le chercher pour le conduire de nouveau au travail.

Le médecin, un protestant, ainsi que les infirmiers et même la foule s'y opposent, et le Père, transporté au presbytère, put s'y reposer un jour. Mais dès le 15 août, de grand matin, titubant, tombant presque, il lui fallut retourner à l'ignoble travail. Les Religieuses furent vraiment admirables, se dépensant sans compter pour procurer au Père un peu de répit. Mère Sophie eut, quelques jours après, jusqu'à huit syncopes.

Pendant que Pères et Sœurs piochaient dans le cimetière, les chrétiens subissaient de terribles assauts de la part des autorités. Chaque jour durant plusieurs heures, on les obligeait à se réunir à l'église pour écouter de longs discours qui avaient pour but de les détacher de leurs prêtres, des Religieuses.

A part quelques égarés, tous les Prêtres chinois, les religieuses chinoises et les chrétiens restèrent fidèles. A la réunion du 18 août, le Maire de Pakhoi et le Chef de la Police demandent à la foule des chrétiens de reconnaître que les Pères et les Sœurs françaises sont des criminels et les assassins de milliers d'enfants. Tous gardent le silence. Interrogeant une orpheline, âgée de seize ans, le Chef de la Police lui dit: "Vous orphelines, vous devez vous réjouir, car le Gouvernement a découvert les crimes, jusqu'ici cachés, des chiens courants des impérialistes. Reconnaissez donc la vérité de nos affirmations." L'orpheline répondit à haute voix: "Ce que vous dites est faux! les Pères et les Sœurs ne sont pas des assassins! Depuis mon enfance, je ne les ai jamais vu faire ce que vous dites." Un jeune homme chrétien, se levant et s'adressant à la foule, lui dit: "Ne gardons

pas le silence qui peut être mal interprété et faire croire que nous avons peur. Si nous croyons vraiment à l'innocence des Pères et des Sœurs, levons-nous et applaudissons aux paroles de l'orpheline." Aussitôt la foule applaudit avec force et, laissant là les autorités stupéfaites, sortit de l'église.

Le lendemain, Pères et Sœurs ne furent plus conduits au travail. Les Pères furent internés à la cathédrale sous la garde de policiers, tandis que les Sœurs restaient enfermées dans leur maison.



Le maniement des bâtonnets

# Cœurs de mères

Il est bientôt six heures du matin. Sœur Vincent pousse la porte de l'orphelinat ; elle ne tarde pas à apercevoir dans la pénombre quelques bébés posés à terre. L'un d'eux presque nu est déjà mort ; un autre est recouvert d'ulcères ; un troisième, la tête à peine plus grosse que le poing, ressemble plus à un singe qu'à un enfant. En soupirant la bonne Sœur pose les bébés dans une corbeille et les porte à la pharmacie de l'orphelinat. Vraiment la récolte d'aujourd'hui, comme celle des autres jours d'ailleurs, fait pitié. Comment sauver ces petits arrivant, la plupart du temps, mourants ? Les pauvres mamans ne voulant pas voir mourir leurs enfants malades les font déposer à la porte de l'orphelinat. Elles connaissent le bon cœur de nos Religieuses, elles savent qu'elles feront le nécessaire pour enterrer les cadavres. Bien des mères se contentent de déposer leur enfant au coin des rues, où les chiens et les porcs les mutilent et parfois les dévorent. Cette grande misère avait décidé le Curé de Pakhoi à fonder l'orphelinat. Plusieurs milliers d'enfants lui doivent la vie et une éducation honnête.

Tout en faisant la toilette des bébés recueillis par elle, Sœur Vincent pense à tout cela. Elle se rappelle aussi les travestissements des fêtes de la Sainte-Enfance, alors que, déguisée en petite chinoise, elle chantait :

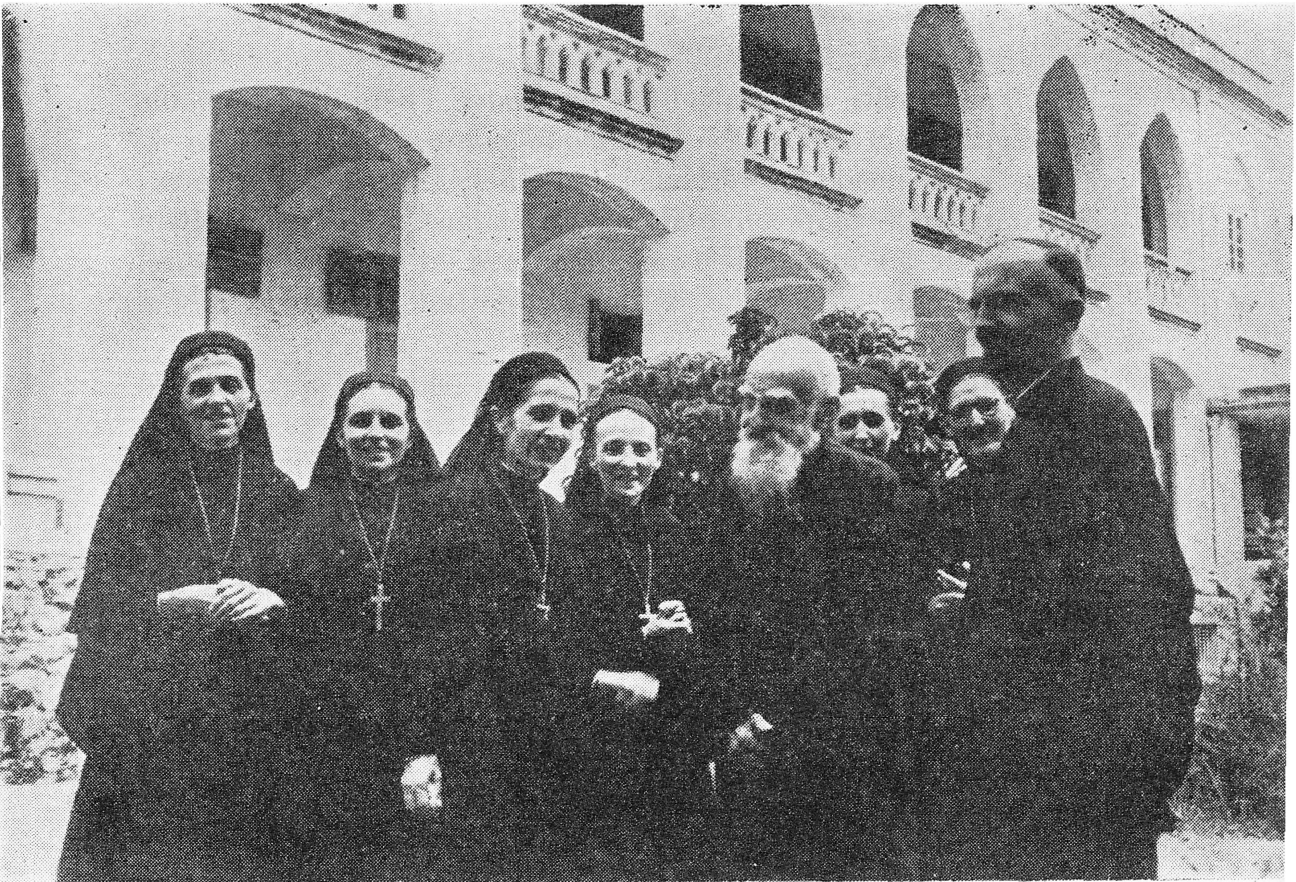
Ah ! combien votre mère est bonne,  
Combien de soins elle a pour vous ;  
Mais la nôtre nous abandonne.  
Frères chéris, secourez-nous.

Et ses petites compagnes répondaient en chœur :

Petits chinois, dans vos misères  
Nous voulons vous soulager tous ;  
Nous en parlerons à nos mères.  
Frères chinois, consolez-vous.

Mère Sophie est entrée tout doucement, portant un enfant trouvé dans le champ voisin. — "Qu'avez-vous, Sœur Vincent, vous pleurez encore ? Ce n'est pas bien pour une Religieuse de pleurer sans cesse et d'en cacher le motif à sa supérieure" — "Oh ! ma Mère, je n'ai rien, je vous assure ; je pleure sur ces chers enfants, sur leurs pauvres mères..."

### Religieuses expulsées de Chine



Dans le grand réfectoire de l'orphelinat, une table est réservée aux aveugles, une autre aux infirmes aux membres tordus presque incapables de se mouvoir ; il y a aussi les idiots. Vraiment l'orphelinat de Sœur Vincent est une véritable "cour des miracles". La Sœur va, vient, s'attardant davantage auprès des plus misérables, dont la vue seule soulève le cœur des visiteurs. L'autre jour, une délégation communiste est venue visiter l'orphelinat : la visite fut bien courte. Ces Messieurs passaient rapidement tenant leurs mouchoirs appliqués sur le nez et la bouche. Une "camarade" très émue, sur le point de quitter l'orphelinat, s'attarda quelque peu et se tournant vers Sœur Vincent, lui dit rapidement : "Moi aussi j'ai été élevée par les Religieuses ; permettez que je vous embrasse."



Tout à côté de l'orphelinat se trouve l'hôpital catholique. Là règne Sœur Marie-Paul. Chaque matin, une multitude de malheureux inonde les vérandas de l'établissement et rend presque impossible toute circulation. Cependant Sœur Marie-Paul va et vient au milieu d'eux comme dans un parterre de fleurs, sans crainte de la vermine, de la gale, de la lèpre, prodiguant à tous les sourires.

Dans cet hôpital si fréquenté par les pauvres, on rencontre toute sorte de gens : matelots, anciens pirates, ouvriers sans travail, vagabonds, mendiants, vieillards abandonnés. Chacun vient chercher ici un vêtement, un secours, un bol de riz, un remède... Les vieillards nè désirent qu'une chose : être recueillis et soignés par Sœur Marie-Paul, que déjà ils ont adoptée pour fille et qui les soignera si bien, mieux que la meilleure des brus.

L'autre jour, Sœur Marie-Paul dut s'absenter et, par voie de mer, se rendre à Saiying.

La mer est calme. Une légère brise du sud-ouest pousse doucement la jonque où s'entasse une centaine de voyageurs. Sœur Marie-Paul est très entourée, car tous ces gens connaissent les Sœurs et leur bon cœur. Naturellement les hommes posent l'inévitable question : "Alors, ma Sœur, vous n'êtes pas mariée,

et pourquoi ?” Et la Sœur avec patience d’expliquer une fois de plus ce qu’est la vie religieuse et la vie de charité que mènent les Sœurs. Ces païens ont l’air de comprendre et restent rêveurs.

Soudain quelqu’un s’écrie, désignant le chef de la jonque : “Voyez comme le patron est inquiet ! Que regarde-t-il avec sa longue vue ?... Y aurait-il des pirates à l’horizon ?” A ce mot, tous se lèvent inquiets. Pas très loin on aperçoit une autre jonque qui paraît suivre la même route. Tout à coup cette jonque virant de bord se dirige vers nos voyageurs. Quelques coups de fusil viennent confirmer qu’il s’agit bien d’une attaque de pirates. La première jonque essaye de s’échapper, mais plus lourdement chargée, elle ne peut lutter de vitesse. Parmi nos voyageurs se trouvent des fonctionnaires, des commerçants, qui craignent pour leur vie et leurs marchandises. De part et d’autre, on échange des coups de feu. Les vieilles bombardes du bord entrent en action et crachent leur mitraille avec un bruit de tonnerre. Déjà plusieurs voyageurs sont blessés ; Sœur Marie-Paul se dévoue auprès d’eux.

Par malheur le vent tombe et la jonque des pirates, qui possède un moteur, s’approche de plus en plus. Bientôt c’est l’abordage. Matelots et voyageurs terrifiés se groupent derrière la Religieuse ; celle-ci étend les bras pour les préserver. Dans ses habits blancs elle apparaît à tous ces gens comme l’image de la Vierge, Secours des Chrétiens. Ces chinois savent que les pirates ne font pas grâce de la vie à ceux qui leur résistent. Il y a peu de temps, tous les occupants d’une jonque n’ont-ils pas été renfermés tout ficelés dans la cale, dont on cloua les ouvertures, et ensuite précipités au fond de la mer avec leur jonque ?

D’un bond le chef pirate saute sur la jonque, bientôt suivi d’une bande de forcenés. Déjà son revolver braqué sur le groupe des voyageurs terrifiés, il s’apprête à tirer, quand soudain il regarde attentivement la Sœur qui ne cesse de crier : “Ne tirez pas ! ne tirez pas !” Le chef pirate, d’un geste, arrête sa troupe et s’approche lentement de Sœur Marie-Paul. Que se passe-t-il dans son cœur ?... Le voilà qui remet son revolver dans sa ceinture ; il s’agenouille, se prosterne devant la Sœur, les bras toujours étendus. Celui qui s’apprêtait au massacre est devenu doux comme un enfant. Il relève lentement la tête et tous : pas-

sagers, matelots et pirates, voient des larmes couler sur son visage. Le voilà qui prend un pan de la robe blanche dans sa main et la porte à ses lèvres pour la baiser. Puis, devant les assistants stupéfaits, il fait, toujours agenouillé, plusieurs inclinations de tête en disant chaque fois : "Merci ! merci à toi ! "To tsè, to tsè ni !". Alors la Sœur le reconnaît : c'était un ancien pensionnaire de l'hôpital de Pakhoi. Mais avant que Sœur Marie-Paul ait pu lui adresser la moindre parole, il se relève brusquement et, d'un geste impérieux montrant son bateau collé à la jonque, dit d'une voix forte : "La Sœur m'a sauvé la vie ! A la vie, à la mort, je ne puis lui faire du mal ; partons tous !" Les pirates obéissant abandonnèrent la jonque sans rien emporter et s'éloignèrent.

Dire la joie des matelots et des passagers est quelque chose d'impossible.



Les Religieuses étaient universellement aimées et respectées. C'est la raison pour laquelle les communistes les ont calomniées.







## « De la bouche des enfants... »

Par tous les moyens on s'efforce de détacher les Chrétiens des missionnaires... Depuis dix jours déjà, le Vicaire général, administrateur du diocèse de Pakhoi, les missionnaires et les religieuses doivent déterrer les cadavres des enfants décédés à l'orphelinat.

Les élèves chrétiens de l'école primaire supérieure de la Mission Catholique sont tous réunis dans une salle de classe, tous sauf un qui, la veille, a donné son nom à l'Eglise dissidente et reconnu la culpabilité des Pères et des Religieuses "impérialistes et assassins".

Ce sont des enfants de dix à quatorze ans. Un envoyé de la Police doit venir dans un instant les interroger et les engager à se séparer des ennemis de leur patrie. Tous gardent le silence ; quelques-uns plus timides se sont placés derrière Antoine, le plus décidé des garçons ; les petites filles se serrent contre Cécile qui est leur aînée et a son franc parler.

Dehors les élèves païens s'attroupent et n'osent s'approcher, car être chrétien semble, depuis dix jours, une marque d'infamie.

Voilà le policier, accompagné de deux professeurs catholiques de l'école ; tous deux ont faibli et renié les Pères et les Sœurs. Le policier souriant salue les élèves au nombre d'une

vingtaine. Il leur fait un long discours trop savant pour leur âge, où reviennent sans cesse les mots "impérialisme... assassins... pharisiens... menteurs..." Il les engage enfin à reconnaître la culpabilité des missionnaires et à adhérer au "mouvement autonomiste" de l'Eglise de Chine.

Personne ne répond. Un des deux professeurs catholiques, Madame L. s'adressant aux enfants leur dit : "Voyez ! moi qui suis votre professeur et qui suis catholique, j'ai reconnu mes erreurs, je sais maintenant que le Pape, l'Evêque, les Pères sont des impérialistes. Voulez-vous être leurs chiens courants ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! séparez-vous d'eux : ils sont les ennemis de notre patrie, ils souillent notre Eglise par leur présence.

Cécile, la plus grande des élèves chrétiennes, âgée de quatorze ans, regarde Madame L. avec mépris et lui dit : "Comment vous qui avez été sauvée par les Sœurs françaises, qui vous ont soignée, nourrie, aidée autant qu'elles ont pu, comment osez-vous dire du mal d'elles ? N'avez-vous point honte ?... Vous qui êtes notre professeur, vous devriez plutôt nous engager à être fidèles." — "Tais-toi, lui répond l'autre professeur ; tout le monde sait que tu es le chien courant des Pères et des Sœurs.

Le policier rétablit le calme et s'adressant à Cécile lui parle gentiment : "Voyons ! si le gouvernement populaire dit que les Pères et les Sœurs sont des criminels, c'est que c'est vrai." — "C'est faux, rétorque Cécile d'une ton coléreux ; vous pouvez dire tout ce que vous voudrez, je ne ferai rien..." Et elle se réfugie dans un coin de la salle, les lèvres serrées, prête à la bataille.

"Allons ! vous les petits garçons, vous êtes plus éclairés que les filles ; vous savez bien que le Pape se sert des Pères et des Sœurs pour préparer l'invasion de la Chine : le Pape s'occupe de politique, c'est un hypocrite... Jésus, dans l'évangile, a maudit les hypocrites... Nous ne vous demandons pas d'apostasier... La loi accorde la liberté de religion... Donner son nom au "mouvement autonomiste" ce n'est pas abandonner la religion, c'est au contraire revenir à une religion plus pure..." Et le policier de continuer ainsi longtemps encore. Antoine interrogé et pressé de répondre dit : "Moi je ne sais pas beaucoup de doctrine ; mais je sais qu'il ne faut pas se séparer du Pape et qu'il faut plutôt mourir."

— Nous aussi nous pensons et disons comme lui, "ngo ti to hai kom kong", approuvent aussitôt une dizaine d'enfants.

Les professeurs s'impatientent. Le Policier leur fait signe de se contenir ; puis tourné vers les enfants :

"Si vous ne vous séparez pas du Pape et des Pères, vous serez considérés comme antirévolutionnaires et amis des impérialistes.

— Ho lô! C'est bien! répond Antoine.

Tout à coup la petite Louise, douze ans, portant son petit frère sur son dos, se plante devant le policier :

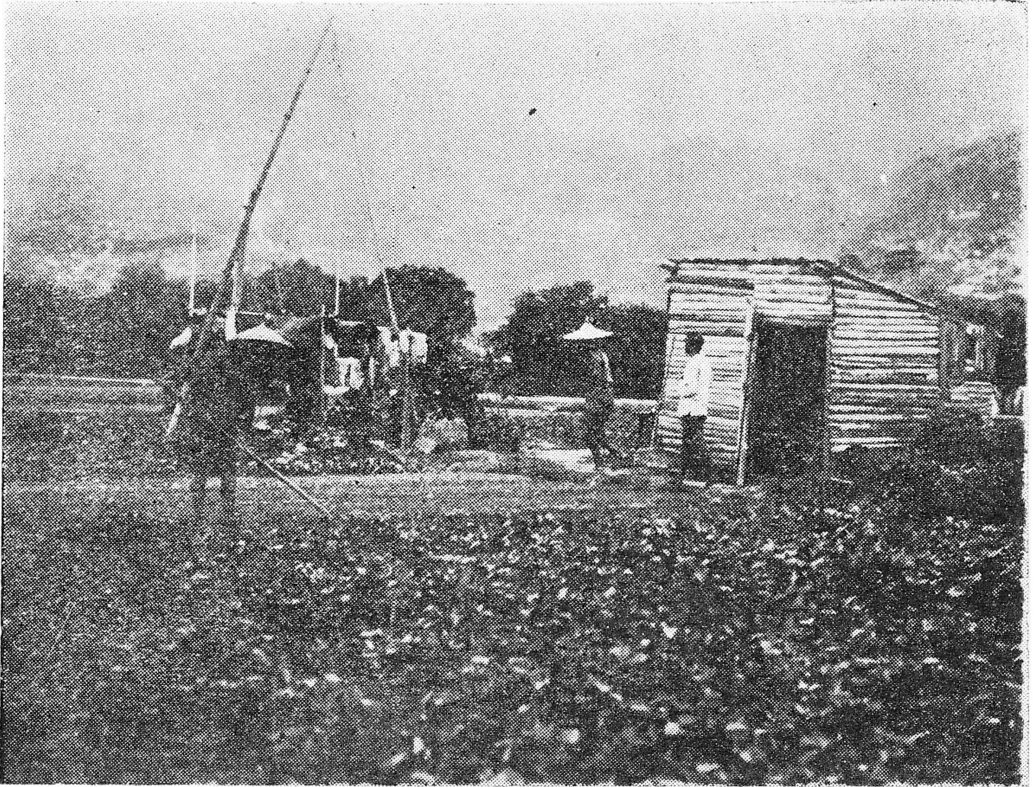
"Ce n'est pas possible de demander le départ des Pères! Qui nous confessera, qui dira la messe? Est-ce vous?... Non!... Donc laissez-nous tranquilles : nous sommes et resterons chrétiens."

Après quelques paroles du policier invitant les enfants à la réflexion, on en resta là pour le moment.

Pour ces braves enfants se séparer du Pape, des Pères, c'est apostasier, c'est renier sa foi.

On lit dans le Bulletin des Missions-Etrangères de Paris, numéro de Juillet 1952 : "Le Pape concrétise pour les catholiques chinois leur appartenance à Dieu. Dans leur psychologie, renoncer au Pape se confond avec l'apostasie ; garder le Pape c'est sentir au fond du cœur le lien à Dieu toujours présent et vivant. Attitude authentiquement catholique et qui prouve la profondeur du sens chrétien essentiel chez nos fidèles chinois. C'est la raison pour laquelle on peut dire que la réforme a échoué. Ici ou là de graves désordres disciplinaires peuvent s'être produits, et ils s'aggraveront encore sans doute mais la renonciation intérieure au Pape est quasi impensable : le schisme formel semble à peu près impossible car la génération adulte sera morte avant d'avoir été pervertie dans son âme. Les communistes le savent ; même dans les lieux où ils ont obtenu des concessions, ils n'osent pas s'attaquer directement à la personne du Pape."

**Paysans chinois au travail**



**Maison de paysans chinois**

# David, “chien fidèle de l’Eglise”

Droiture, dévouement, fidélité se trouvaient à un degré éminent chez ce frêle jeune homme emprisonné pour la foi.

Lorsqu’il était déjà adolescent, ses camarades le disaient sans le péché originel. Jamais on ne le vit dire ou faire quelque chose de répréhensible. Plusieurs fois, le couteau en main, il dut défendre sa vertu contre les tentatives de soldats ou de mauvais sujets séduits par la gentillesse de ses traits.

Toujours prêt à rendre service, il fut tour à tour enfant de chœur, chantre, catéchiste, infirmier, comédien même. Sa vertu en imposait et ses camarades le considéraient comme leur chef.

Agé de dix-huit ans, il gifla, un jour, son jeune frère qui affirmait, devant un groupe de chrétiens, que les Pères aussi devaient se confesser pour observer les règlements de leur congrégation. “Comment oses-tu dire pareille chose, lui dit-il ? Tu ne sais donc pas que les prêtres qui célèbrent la messe ne peuvent avoir de péchés ?...”

Il n’hésitait pas à demander à son curé d’aller avec lui rendre visite aux païens des alentours, allant jusqu’à lui dire : “Pourquoi rester toujours dans votre chambre ?... Comment les païens pourront-ils connaître notre religion ?...”

團結起來擁護人民政府  
逮捕破壞愛國及革新三  
自運動破壞分子。

方富典

北海市天主教革新委員會

一九五二年 二月八日

請求人民政府嚴罰破壞  
愛國及革新三自運動破  
壞分子。

方富典

北海市天主教革新委員會

一九五二年 二月八日

---

*Texte des deux affiches collées sur les murs de Pakhoi lors de l'arrestation de Fong David*

Traduction.

*"Unissons-nous et soutenons le gouvernement du peuple qui vient d'arrêter le saboteur du mouvement d'amour de la patrie et des trois autonomies : Fang fou tien.*

*Comité catholique de la Réforme de Pakhoi.  
8 février 1952.*

---

*"Nous demandons au gouvernement populaire de punir sévèrement le saboteur du mouvement patriotique et réformateur : Fang fou tien.*

*Comité catholique de la Réforme de Pakhoi.  
8 février 1952.*

Durant la guerre sino-japonaise, il resta seul, malgré ses parents, auprès du Père malade, tandis que tous les habitants fuyaient devant l'ennemi qui attaquait la ville. Il n'hésita pas à vendre une partie de ses vêtements pour nourrir le Père obligé de se cacher pour échapper aux Japonais.

Le choléra, en 1946, fait de nombreuses victimes dans l'île de Waichow, située dans le golfe du Tonkin. Un gros village, en grande partie païen, est particulièrement atteint et les habitants meurent par centaines. Les soldats empêchent les villageois d'en sortir : abandonnés de tous, ils n'ont plus qu'à attendre la mort.

Le jeune David se dévoue pour eux : il va plusieurs fois par jour leur apporter les remèdes nécessaires. Mais la population des environs craignant la contagion, il s'installe chez ces pauvres gens et, durant deux mois, en sauve un grand nombre.

Un jour d'hiver, il fait avec le Père un voyage en mer. La jonque qui les transporte, assaillie par la tempête, est durant trois jours et trois nuits le jouet des vagues, avant d'être jetée disloquée à la côte. Matelots et passagers, transis de froid, et mourant de faim, n'ont plus d'espoir. Lui seul sur la jonque garde son calme et, souriant au milieu du désordre, soigne les passagers malades.

Cette vertu, il ne l'avait pas obtenue en naissant, car son père était un chrétien bien tiède et sa mère était encore païenne. Il n'avait pu satisfaire son désir de devenir prêtre. D'une piété simple et aimable, il avait coutume d'approfondir l'étude de la religion, ce qui lui permit, plus tard, de faire à ses juges des réponses qui les laissaient tout pantois.

Jamais il n'admettait de comparaisons entre prêtres chinois et étrangers : pour lui tous étaient prêtres de Dieu. Cela lui attira un jour cette apostrophe : " Tu n'as pas un cœur de Chinois, mais un cœur de Français." Et lui de répondre doucement : " Vous vous trompez... j'ai un cœur de chrétien..."

Infirmier, il ne se contente pas de travailler en mercenaire, mais fait de son travail un véritable apostolat : assistant les mourants, les exhortant au baptême, baptisant les enfants en danger de mort ; aux indigents, il achète lui-même des remèdes et leur passe des vêtements.

Lorsqu'il fut emprisonné, sa femme dut lui faire des habits ; mais il les refusa sous prétexte que le tissu était trop beau. Il est bien rare de trouver à ce degré chez nos chrétiens chinois l'estime de la pauvreté. Sa générosité l'oblige à des économies : pour lui pas de cinéma, pas de sorties, pas de cigarettes. Depuis dix ans, il désire un bracelet-montre ; mais il ne s'est jamais décidé à faire cette dépense.

Tout cela il le fait sans ostentation et, en dehors des quelques Religieuses qui travaillèrent avec lui, personne n'en eut jamais connaissance.

Depuis longtemps, les communistes le surveillent : ils savent qu'on a recours à lui pour traiter la plupart des affaires de l'évêché. Parents et amis lui conseillent la prudence, lui reprochant de se compromettre trop ouvertement avec les Pères.

Convoqué plusieurs fois à la Police, sollicité chaque jour par les chrétiens dissidents, il refuse constamment de donner son nom au mouvement schismatique. Bien plus, en de multiples discussions, il ne craint pas de réfuter leurs arguments.

Plusieurs fois on lui fait entrevoir la prison. Lui, sentant venir l'orage, se prépare à la lutte, communie plus souvent. Sa persévérance est d'autant plus méritoire qu'il est maintenant marié et père de deux enfants.

En novembre 1951, les autorités communistes et les chrétiens dissidents, dans une réunion générale, décident de fonder officiellement le comité directeur de l'Eglise réformée.

Cette manifestation fut le prélude d'une nouvelle campagne de calomnie contre les dirigeants de l'Eglise catholique. David eut l'honneur d'être confondu dans la même haine avec les Missionnaires et les Religieuses et fut proclamé devant tous "le chien fidèle de l'Eglise". Cette appellation, qui lui fut donnée par dérision, n'est-elle pas son plus beau titre de gloire ?

Plusieurs docteurs de ses amis, voyant la menace se préciser de plus en plus, l'engagent à modérer son attitude intranquillante.

Le 6 février suivant, la nuit venue, il se présente chez le Père, s'agenouille devant lui, lui baise les mains disant en sanglotant : "Père, qu'allez-vous devenir ?... Hélas ! je ne vous verrai plus !..."



Le lendemain vers midi, de nombreux policiers entourent l'hôpital. Ne trouvant pas David, ils vont le chercher chez lui et, devant sa famille, lui signifient son arrestation. David, sans un mot, sans un regard vers les siens, prend son manteau et les suit. On veut, par cet exemple, effrayer les chrétiens fidèles. Le cortège traverse la ville et provoque bien des sympathies. "Celui-là, disent certains païens, n'a rien fait de mal : on le conduit en prison pour sa fidélité à la religion."

Qu'il fut arrêté pour sa foi, cela ne faisait aucun doute pour personne. Le lendemain, des affiches collées contre les murs apprirent à la population que David, considéré comme le saboteur du mouvement dissident et le chien des impérialistes, était arrêté et qu'il serait sévèrement puni.

Neuf mois plus tard, un chrétien se trouvant dans la même prison fut libéré. En traversant les cours de l'établissement, il passa devant une cellule, dont la porte était remplacée par des barreaux de fer. Les soldats qui accompagnaient ce chrétien lui dirent : "Toi qui es chrétien, regarde donc le chien du Père." Le chrétien surpris s'approcha des barreaux et aperçut David qui, en souriant, lui montrait ses mains et ses pieds chargés de chaînes.



# Les jugements populaires

Lorsque nous parlons de "jugement", nous nous imaginons aussitôt, habitués que nous sommes aux coutumes occidentales, des juges qui siègent gravement écoutant de prolixes avocats devant un public silencieux. Ce qu'on nomme "jugement populaire" en Chine devrait bien plutôt s'appeler : proclamation de la sentence devant le peuple. Dans un jugement populaire en effet on ne tolère pas les avocats ; l'accusé lui-même ne peut exposer sa défense : il lui est presque toujours défendu de parler et si parfois, transgressant la défense, il élève la voix, le groupe des fonctionnaires présents dûment stylé pousse aussitôt des cris pour l'empêcher de se faire entendre. On pourrait sans exagération répéter les paroles que le défenseur de Louis XVI adressait à la Convention : "Je cherche ici des juges ; je ne vois que des accusateurs."

Ce terme de "jugement populaire" ne doit pas nous induire en erreur. Le peuple y a peu de part : il est figurant et la plupart du temps il ne sait même pas si ceux qui sont jugés sont dignes d'amour ou de haine.

Un jugement populaire est minutieusement préparé. Rien n'est laissé au hasard. La cour de notre école catholique ayant servi bien souvent à ce genre de spectacle, nous avons pu tout à loisir étudier l'organisation de ces prétendus jugements.

Plus de deux heures avant l'ouverture des débats, les dirigeants arrivent sur les lieux. Le terrain est mesuré, marqué à la chaux tout comme pour une manifestation sportive. Un groupe de fonctionnaires spécialement choisis reçoit les dernières instructions. A chacun on remet une liste assez longue de slogans, qu'ils devront débiter au moment propice. Leur rôle est important : dispersés au milieu de la foule, ils doivent, sans avoir l'air de rien, stimuler par leurs cris le peuple indifférent, couvrir par leurs clameurs la voix de l'accusé qui veut réfuter les énormités qu'on lui attribue. Lorsque les prétendus juges demandent comme Pilate : "Que voulez-vous que je fasse de lui ?", comme les prêtres juifs ils engageront les assistants à demander la punition déjà fixée et qu'on leur a fait connaître par avance.

L'heure du jugement populaire est venue. Les soldats, baïonnette au canon, entourent la cour de l'école ; n'entre pas qui veut. Les fonctionnaires d'abord, qui se placent tout près de l'estrade. Le groupe formant la "claque" prend aussi position. C'est le tour du peuple. Il arrive embrigadé par sections, conduit par les chefs de quartiers, les dirigeants de syndicats, les directeurs d'écoles. Chaque groupe occupe la place qui lui est assignée par un "camarade".

Les juges s'installent sur l'estrade ; puis commencent de longs discours diffusés par les haut-parleurs. L'accusé arrive à son tour accompagné de nombreux soldats. Dès qu'il apparaît, les fonctionnaires de la claque se lèvent tout à coup et hurlent de toutes leurs forces un des slogans écrits sur le papier qu'on leur a remis. La foule répète à tue-tête : c'est un vacarme indescriptible. Tous, le bras levé, maudissent en hurlant le pauvre condamné que les soldats poussent vers la tribune. Il doit le plus souvent demeurer à genoux pendant toute la séance parfois fort longue ; nous avons assisté une fois à un jugement qui dura sept heures d'affilée. Pendant le jugement, on ne peut s'en aller. Parfois après plusieurs heures de discours et de discussions, des mamans portant leur gosse sur le dos veulent retourner chez elles ; elles ne le peuvent, car la consigne est formelle.

Le jugement des Pères Lebas et Blusson et des Religieuses-Catéchistes-Missionnaires de Saiying dura trois heures. Pères et

Sœurs, menottes aux mains, le P. Lebas en prison depuis plus d'un mois ayant en outre les fers aux pieds, furent exposés au soleil, en plein mois d'août, pendant tout le jugement. Une des Religieuses tomba évanouie atteinte d'insolation. Pères et Sœurs furent condamnés à la prison ; cette peine fut ensuite commuée et nos missionnaires furent contraints de sortir de Chine.

Ils quittaient Saiying le 10 août. Le 12, ils traversaient la ville de Pakhoi, en route pour l'Indochine. Ils ne purent avoir aucun contact avec la mission catholique ; ce jour-là, Pères et Sœurs travaillaient justement à déterrer les cadavres des orphelins décédés.

Le jugement de Mère Sophie et de Sœur Marie-Fernand, les "criminelles" de Pakhoi, eut lieu en mai de l'année suivante. Au cours de la séance, elles furent maltraitées : Sœur Marie-Fernand fut frappée à plusieurs reprises. A la fin de la sinistre comédie, on les fit aussitôt monter dans une auto qui les conduisit à la frontière.

Le 18 décembre, ce fut le tour du P. Cotto, Vicaire général. Depuis quinze mois ce jour était attendu. On commença comme toujours par de longs discours ; suivit ensuite la longue liste des crimes attribués au Père, parmi lesquels les plus importants étaient :

- Opposition à la rénovation nationale,
- autorisation donnée au P. Pallier de fonder la Légion de Marie,
- responsabilité du massacre de milliers d'orphelins à Saiying et à Pakhoi,
- direction de l'espionnage au service des Français d'Indochine,
- détention d'armes, de munitions, de radios...,
- défense faite aux chrétiens d'adhérer au Parti communiste,
- propos antirévolutionnaires traitant le gouvernement populaire de "gouvernement du diable",
- affirmation formulée devant les autorités que les jugements populaires étaient de "sinistres comédies", etc...

Au milieu du jugement, pendant l'entr'acte, on fit promener le Père ayant en main l'étendard de la Légion de Marie. Pen-



### Missionnaires arrivant de Chine

dant cette procession, à la tribune officielle, les haut-parleurs criaient : "Peuple de Pakhoi! voilà l'étendard des rebelles, des criminels légionnaires, des chiens courants des impérialistes, des ennemis du peuple."

On voulut ensuite faire approuver par le Père la liste de ses crimes. Il s'y refusa et on n'insista pas.

Le 23 décembre, le Père conduit par des policiers arrivait à la frontière de Hongkong. On l'avait auparavant dépouillé de toutes ses affaires. Devant les gardes anglais, on voulut de nouveau lui faire signer la longue liste des accusations portées contre lui ; ayant refusé, il fut emmené dans la prison de la localité où il vécut un jour en compagnie d'une soixantaine de prisonniers, la plupart punis parce qu'ils avaient voulu fuir le paradis rouge.

Enfin le 24 au soir, veille de Noël, rendu à la liberté, le Père Cotto arrivait à Hongkong.

## «Vous serez mes témoins...»

“Depuis deux ans, écrit le “China Missionary” de décembre 1952, 43 prêtres ont donné leur vie pour l’Eglise de Chine. Nous ne parlons que des prêtres et religieux et seulement de ceux dont la mort ne fait aucun doute. Il en est sûrement d’autres. Il faudrait aussi mentionner plusieurs religieuses chinoises, encore plus de laïques chinois, mais nous n’avons pas les dernières précisions.

“ Au moins 300 prêtres chinois et religieuses chinoises sont sous house-arrest ou en prison également.

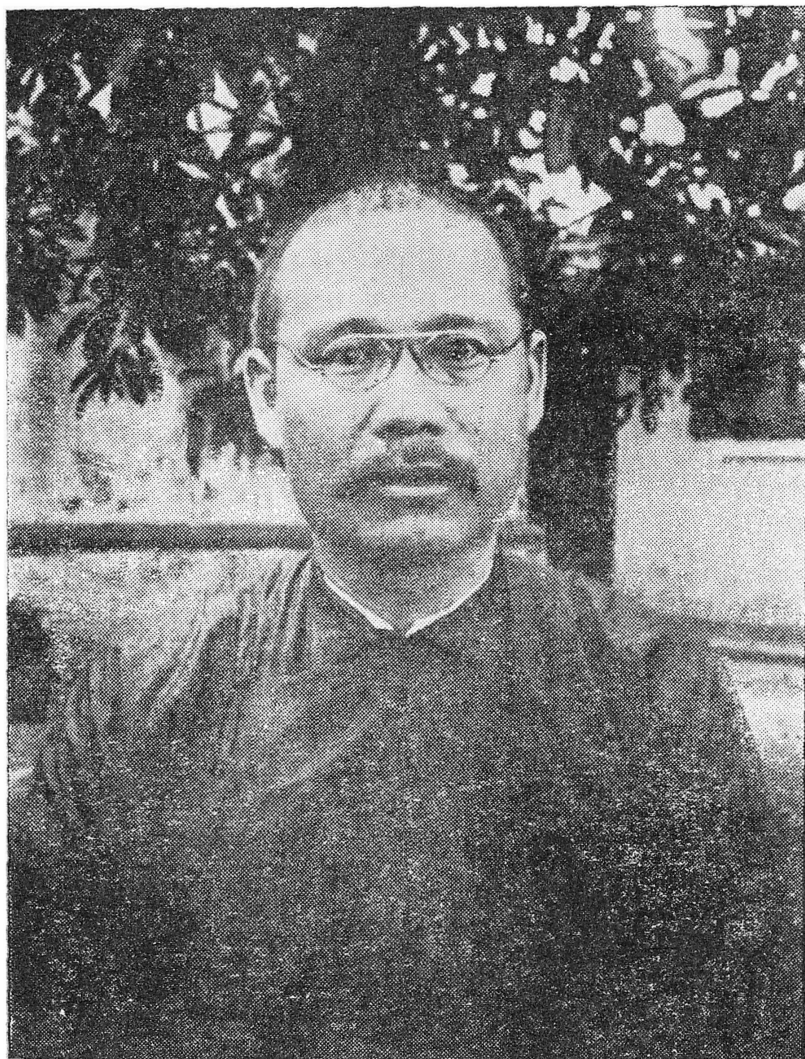
“ Depuis 1945, nous nous trouvons à atteindre un total d’environ 200 prêtres, religieux et religieuses, en grande majorité chinois, tués en haine de la foi. Pour un bon nombre, l’évidence est très nette à ce sujet et ce sont de vrais martyrs. Pour les autres, on s’est servi de prétextes politiques... mais qui ne réussissent pas, sauf de très rares exceptions, à cacher la vraie raison de leur mort.

“ Nous ne savons dire, même d’une façon approximative, combien de catholiques souffrent la prison, combien ont sacrifié leur vie. Mais ils sont nombreux, puisque presque tous les missionnaires qui arrivent nous parlent chacun de deux ou trois cas. En général, ce ne sont pas les simples fidèles, mais les chefs, les catholiques influents, les catéchistes, les membres de la Légion de Marie, les chefs de chrétientés.”

Notre diocèse de Pakhoi a aussi sa page dans ce martyrologe.

Déjà durant la guerre sino-japonaise, les Pères Sonnefraud et Castiau, missionnaires dans l'île de Waichow, qui n'avaient pas voulu abandonner leur poste, furent massacrés par les Japonais.

En novembre 1951, le Père chinois Thaddée LIOU, chargé des districts situés près de la frontière du Tonkin, est emprisonné et cruellement torturé : exposé durant de longues heures à la pluie, au soleil, au froid ; obligé de s'agenouiller sur des débris de verre ; suspendu par les pouces à plusieurs reprises et jeté brusquement à terre d'une hauteur de quelques pieds ; frappé



Le Père Thaddée Liou

sauvagement et complètement défiguré ; le corps démesurément enflé, notre pauvre confrère mourut en prison. Transporté par les chrétiens il fut inhumé dans le cimetière catholique. Des personnes dignes de foi nous ont rapporté que païens et chrétiens ont bien souvent remarqué avec admiration que des parfums pénétrants se répandaient et se répandent encore autour de sa tombe.

Quatre Religieuses chinoises de l'orphelinat de Tchekham, accusées elles aussi d'avoir tué un nombre considérable d'enfants, furent emprisonnées. L'une d'elles, Sœur Marie-Louise, dangereusement malade, fut autorisée à se soigner à l'extérieur de la prison. Elle mourut peu de temps après. Ses trois compagnes sont encore en prison : leurs souffrances durent depuis près de deux ans.

Le Père Gabriel Richard, 69 ans, malade depuis plusieurs mois, complètement isolé depuis l'arrivée des communistes, il y a trois ans, ne put obtenir la permission d'aller se faire soigner dans un centre plus important. Les missionnaires, ses voisins, ne purent d'autre part se rendre auprès de lui. Le 3 juin 1952, le Père mourait sans sacrements, assisté seulement de quelques chrétiens.

Deux prêtres chinois sont emprisonnés depuis deux ans ; un troisième vient d'être libéré après une longue captivité.

Plusieurs chrétiens sont également privés de leur liberté. D'autres missionnaires, des prêtres chinois, des religieuses ont fait en prison des séjours plus ou moins longs et se sentent encore très surveillés.

Les prêtres, qui sont censés libres, ont aussi leur part de tribulations. Cette prétendue liberté est d'ailleurs bien limitée, car il leur est interdit de sortir de leur presbytère et, la plupart du temps, ils ne peuvent s'occuper des chrétiens. Certains mènent une vie particulièrement pénible, en butte à la haine suscitée autour d'eux surtout auprès de la jeunesse des écoles.

Parmi eux, le P. Barreau, séquestré dans sa " maison " qui, entre parenthèses était son ancienne écurie, seule pièce ayant été épargnée par l'incendie allumé par des bandes communistes en 1947, fut condamné pendant de longs mois à ne manger que



du riz cuit à l'eau sans rien d'autre et dut supporter chaque jour les railleries, injures, menaces d'une soldatesque déchaînée et diabolique. Son expulsion fut bien des fois réclamée à grands cris ; son exécution capitale fut même mise en discussion. Le Père, qui était au courant de ce qui se tramait contre lui, eut à subir un calvaire moral inimaginable, surtout après la défection de quelques chrétiens terrorisés et désireux de se faire pardonner leurs fautes passées. Ces angoisses continuelles, une nourriture déficiente, la fatigue et l'isolement altérèrent rapidement la santé de notre confrère.

A toutes ces souffrances il faut ajouter les tracasseries, les perquisitions, les multiples et longs interrogatoires. Pour un rien, la sonnerie d'un réveil par exemple, on est soupçonné d'espionnage. La vue d'un moulin à café suscite, malgré d'amples explications, une grave histoire au Vicaire général. A Pakhoi, des ouvriers passent plusieurs jours à creuser le sol à l'intérieur du presbytère et de la maison des Religieuses pour y découvrir les trésors et les armes qu'ils soupçonnent y avoir été cachés. Un moteur est même installé pour tarir le puits des Religieuses et découvrir les armes qu'il est censé recéler.

Les établissements de charité (orphelinats, hôpitaux), de tout temps considérés avec bienveillance par la population qui en bénéficiait, servent de prétexte à d'horribles calomnies. Les couvents, les séminaires, les associations pieuses, la Légion de Marie deviennent des organisations d'espionnage.

Toutes ces souffrances, le Christ, notre Maître, les avait prédites : "Ils m'ont persécuté... ils vous persécuteront... Le disciple n'est pas au-dessus du Maître... Vous serez mes témoins..."

O Dieu, de tes soldats la couronne et la gloire,  
 Dieu par qui nos martyrs ont gagné la victoire,  
 Daigne écouter nos vœux en ce jour solennel ;  
 C'est un jour de salut, de paix, de délivrance.  
 L'Esprit-Saint nous l'a dit : c'est un jour de naissance :  
 La naissance des saints au Ciel.

C'est en ce jour, ô Christ ! que ta grâce féconde  
 Les a rendus vainqueurs de Satan et du monde,  
 Et les a fait témoins du Testament nouveau !

En ce jour nos martyrs ont par droit de conquête  
Pris leur place au festin, car leurs habits de fête  
Sont rougis du sang de l'Agneau !  
Dans ces lointains pays prêchant ton Evangile,  
Ils ont écrit ton nom d'un sang indélébile.  
La terre a bu ce sang, cette terre est à toi !  
Et jamais de l'enfer la haine furieuse  
N'y pourra renverser ta croix victorieuse,  
Car ce sang t'a proclamé Roi.

Extrait du Chant pour l'anniversaire des  
Martyrs des Missions-Etrangères.



Dans la rue du village



**La misère des réfugiés**

## “ J’ai pitié de la foule...”

A l'exemple du Christ, notre Maître, nous pardonnons de grand cœur aux chrétiens dissidents, pauvres instruments aux mains des Communistes.

Lorsque fut lancé le “ mouvement d’amour de la Patrie et d’autonomie de l’Eglise de Chine”, ils nous disaient d’un air convaincu : “ Pères! nous ne vous abandonnons pas ; nous sommes toujours chrétiens, catholiques fidèles au Pape...” Peu à peu ils furent amenés là où ils ne voulaient pas aller et, parmi eux, plusieurs eurent une activité vraiment diabolique. Ils sont toujours une minorité infime : quelques dizaines sur près de six cents chrétiens pour la ville épiscopale. “ L’épreuve, a dit le Cardinal Saliège, déprime les faibles, exalte les forts.”

La grande majorité des chrétiens reste fidèle à sa foi ; elle sent, dans l’épreuve, la nécessité d’une vie religieuse plus intense et s’approche davantage des sacrements.

La résistance des bons fut, chose curieuse, fortifiée par la punition des persécuteurs... Sans aller jusqu’à dire qu’il y eut là une intervention miraculeuse, on ne peut nier une étrange coïncidence.

Parmi les communistes qui s’occupèrent plus spécialement de nos affaires, plusieurs furent comme frappés par la justice divine.



**Vieille femme chinoise**

Le maire de Pakhoi, qui le premier exhorta les chrétiens à rejeter l'autorité des missionnaires étrangers, fut destitué de ses fonctions, lors de l'épuration des "trois contre". Insulté, frappé, il est actuellement en prison.

Son digne acolyte, le directeur du Bureau de la navigation de Pakhoi, notre plus grand ennemi, destitué également, médite aussi en prison sur la fragilité des situations en régime communiste. Lui qui si souvent abreuva d'humiliations les Pères et les religieuses, il dut subir un jugement populaire dans la cour de l'école catholique, d'où il pouvait apercevoir ceux qu'il avait tant persécutés.

Des deux femmes qui dirigèrent la campagne contre les Sœurs françaises, l'une se brisa la jambe en tombant, l'autre mourut subitement.

Parmi les principaux dissidents, l'un vit son enfant très gravement malade ; un autre perdit sa petite fille en l'espace de quelques heures ; un troisième souffrit terriblement des yeux et faillit perdre la vue. Un autre enfin, envoyé par le comité réformateur dans une île toute proche pour y organiser l'Eglise schismatique, mourut dès son retour à Pakhoi. Les chrétiens n'eurent qu'une voix pour reconnaître dans cette mort la main de Dieu. Sur le point de mourir, ce jeune homme se repentit : il se fit transporter chez le Vicaire général, qui le réconcilia avec Dieu après avoir obtenu l'abjuration de ses erreurs. Exaspérés par cette conversion, les chrétiens dissidents accusèrent le vicaire général de l'avoir empoisonné. La Police exigea l'autopsie du cadavre.

Ce que nous avons raconté sur la magnifique résistance des chrétiens de Pakhoi ne doit pas nous illusionner et nous faire oublier les périls qui les menacent.

En dehors d'une minorité très agissante de dissidents, d'une minorité de chrétiens fervents prêts à mourir pour leur Foi, il y a l'immense foule, harcelée par les nécessités de la vie matérielle, où se retrouvent tous les degrés de l'héroïsme.

Pour celui qui connaît la doctrine communiste et qui a vécu en Chine après la "libération", il ne peut y avoir de doute que nos chrétiens auront tous, tôt ou tard, à choisir entre la ruine complète, la prison, la mort même et l'apostasie.

Pourquoi s'illusionner! Le communisme chinois n'est pas, comme le croyaient certains, un communisme de comédie : c'est le communisme tout court, semblable en tout à son frère aîné russe. Profitant de l'expérience des Soviets, il a brûlé les étapes, se libérant des tâtonnements et des erreurs du passé en Russie soviétique.

"J'ai pitié de la foule..." disait Jésus. Nous aussi prenons en pitié ces pauvres chrétiens, dont la plupart sont déjà comme des brebis sans pasteur.

Vivre d'héroïsme n'est pas pour la masse un état normal, habituel. Les nécessités de la vie ramènent, chaque matin, le problème qui se pose sans cesse pour tous : il faut manger pour vivre, et pour cela il faut pouvoir travailler. Or que dit-on aux chrétiens fidèles? — "Vous ne pouvez faire partie des soviets agricoles, des syndicats... Il ne vous est pas possible de devenir fonctionnaires des multiples administrations publiques..." Je pourrais citer des exemples de personnes qui, se trouvant sans ressources, sans travail, dans l'impossibilité de donner le nécessaire à leurs enfants, ont demandé à leurs prêtres : "N'est-il pas permis de se tuer pour éviter l'apostasie?" Quelques-uns même ont tenté de le faire.

Dans les campagnes, si la situation est peut-être moins triste au point de vue matériel, elle est plus grave au point de vue religieux. Dans notre région, seuls les chrétiens demeurant près de l'église peuvent voir quelquefois les rares prêtres qui sont encore libres.

Beaucoup de chrétiens ne sont pas autorisés à faire partie des syndicats agricoles et sont considérés comme des hors-la-loi.

Que dire des écoliers, des élèves des écoles secondaires et supérieures? C'est pour eux la lutte journalière et sans merci pour défendre leur foi et la sincérité de leur patriotisme.

Trois ans déjà ont passé! Inexorablement le communisme s'empare peu à peu de toutes les activités, accule de plus en plus la masse chrétienne à choisir entre la doctrine de Marx et celle de Jésus.

"Père! disait un brave chrétien, que deviendrons-nous, lorsque vous ne serez plus là, lorsque nous n'aurons plus de

prêtres ? Déjà maintenant plusieurs ont abandonné la pratique de la religion ; notre foi sera peu à peu étouffée."

Voici ce qu'écrit sur ce grave sujet le Bulletin des Missions-Etrangères de mai 1951 : "Pour les chrétiens de Chine le grand danger de l'heure présente est de perdre la foi. Voyant victorieuse cette puissance du mal contre laquelle ils ne peuvent apparemment rien et de laquelle ils n'ont, semble-t-il, aucun espoir d'être délivrés, ils peuvent en arriver à se croire abandonnés de Dieu et même à douter de son existence. Ils sont encore forts et courageux dans la grande majorité ; mais, à la longue, les privations, la crainte peuvent provoquer chez eux la lassitude morale et le découragement, surtout quand leur isolement d'avec les missionnaires sera plus complet. C'est pourquoi les catholiques de Chine ont besoin plus que jamais des prières du monde catholique."





# **“Je ne croirai pas. . .”**

“Si je ne vois pas, disait l’Apôtre Thomas, je ne croirai pas.” Ne l’imitiez pas, chers lecteurs, car “bienheureux ceux qui croient sans avoir vu.” Les témoignages qui doivent emporter votre adhésion ne manquent pas.

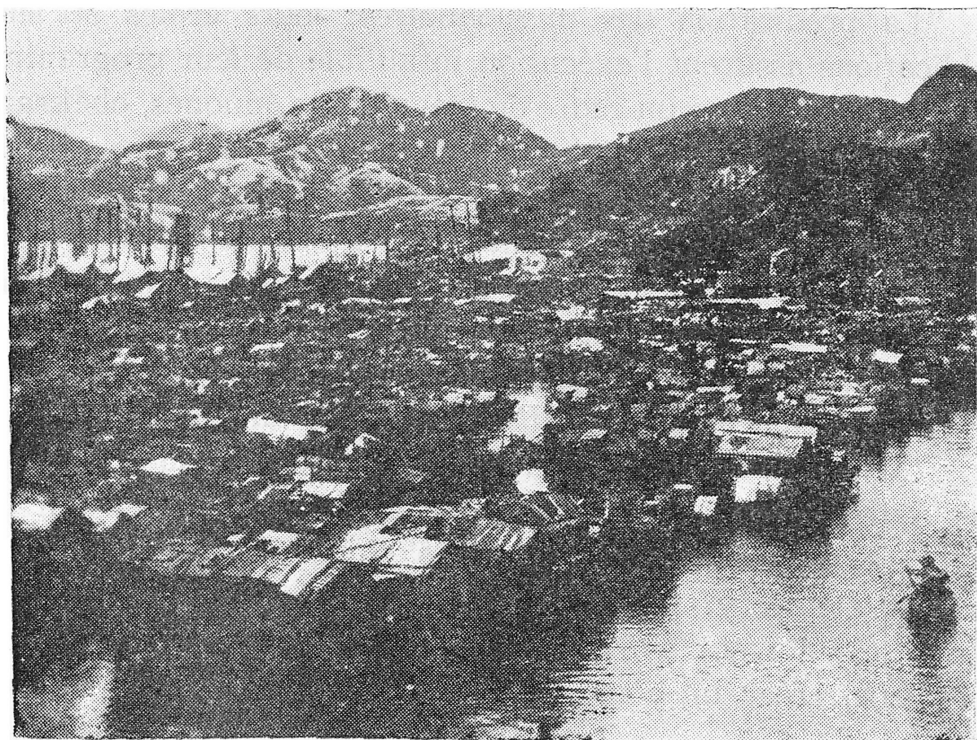
A leur sortie de Chine, après plusieurs années passées sous régime communiste, les missionnaires constatent avec surprise et tristesse le peu de place que tient le communisme dans les préoccupations de la plupart des gens. La politique, l’intérêt priment tout. On regarde curieusement les missionnaires de Chine, on les écoute plus ou moins distraitemment et, comme ils racontent toujours les mêmes choses, on se lasse de les entendre, au lieu de voir, dans cette similitude des témoignages, la plus grande preuve de leur véracité. On n’aime pas entendre le récit des misères ni la prédiction de malheurs.

Les missionnaires, on les traiterait volontiers de pessimistes, d’exagérés, de défaitistes... Certains en souriant d’un air entendu nous disent: “La Chine! on sait ce que c’est.” S’ils l’ont su, ils ne le savent plus maintenant, car la Chine a totalement changé.

Le communisme chinois ne doit pas être traité à la légère; ce n’est pas, comme on voulait le croire, un semblant de communisme; c’est celui de Karl Marx, de Lénine, de Staline... de Tito bientôt, entend-on dire parfois. Et puis après! Au point de



**En Sampan**



**Le soir, les barques se rassemblent**

vue qui nous occupe, la question est la même. D'ailleurs ne prenons pas nos désirs pour des réalités.

Le portrait de Karl Marx trône partout en Chine. "Je ne crois plus au Christ, disait un de nos jeunes chrétiens devant plusieurs milliers de personnes,... je crois à Karl Marx..."

Il n'y a pas un communisme chinois et un communisme russe: le communisme est le même partout. L'adaptation au milieu, l'emploi de moyens différents, la patience dans la réalisation trompent parfois ceux qui ne peuvent comprendre la psychologie marxiste.

Que de livres n'a-t-on pas écrits sur le communisme! Et pourtant peu de gens réalisent vraiment ce qu'il est. Si le Prophète David revenait parmi nous, il répèterait sûrement les paroles qu'il écrivait jadis:

"Ils ont des yeux... et ne voient pas."

"Ils ont des oreilles... et n'entendent pas."

"Si je ne vois pas..., disait Thomas, je ne croirai pas."

Pour ne pas encourir ce reproche, lisons attentivement les textes qui suivent:

"La prédication des missionnaires, leurs écoles et leurs publications assurent l'exécution infaillible de leur programme, qui est de constituer un cadre de travailleurs éduqués, obéissants à leur volonté, et d'affaiblir, en les empoisonnant les grandes masses chinoises." (MAO Tsé-tung)

"..... Dans l'administration de l'Eglise et des œuvres de l'Eglise en Chine, il s'agit de nous libérer des traditions occidentales et de créer un nouveau système, une nouvelle législation et une nouvelle liturgie, adaptés aux besoins des Chinois."

(cf. Agence officielle HSIN HWA de Shanghai—14-1-1951)

"..... Quant à l'autonomie apostolique, la question n'est pas seulement de savoir "qui va prêcher", mais surtout "ce qu'on va prêcher"... Les chrétiens chinois doivent découvrir par eux-mêmes et pour eux-mêmes le trésor de l'Évangile du Christ. Ils doivent se libérer eux-mêmes de la théologie occidentale et créer un nouveau système théologique qui leur soit propre...."

(cf. Agence officielle HSIN HWA de Shanghai—14-1-1951)

"..... sous prétexte de propager la foi, ils (les mission-

“naires étrangers) s’adonnent à l’invasion et à l’espionnage; leurs crimes sont très nombreux. La police d’un peu partout en a découvert un grand nombre...”

(cf. Agence officielle HSIN HWA de Shanghai—18-1-1951)

D’abord il faut séparer les fidèles de la Hiérarchie catholique (Pape, évêques et prêtres); et pour cela il faut calomnier ceux-ci, les montrer comme des ennemis de la Patrie, des chiens courants de l’impérialisme, des espions, des assassins, etc...

“La religion, disait Lénine, est un obstacle à la culture marxiste. Le marxisme, c’est le matérialisme; pour cette raison, il doit s’opposer sans merci à la religion.”

Vous avez vu, chers lecteurs, dans les pages qui précèdent, que les communistes chinois s’efforcent de réaliser pleinement le programme marxiste: détruire l’unité de l’Eglise en Chine pour pouvoir plus aisément détruire la religion elle-même.





Temple chinois



118 STREET SCENE H. K.

Rue commerçante de Hongkong

# La Merveilleuse Découverte

Dans la tourmente communiste qui s'est abattue sur la Chine, nombreux sont les chrétiens, adultes et enfants, qui se conduisent en héros. Leurs réponses et leur conduite sont dignes de figurer dans les Actes des Martyrs.

Un père de famille nombreuse, huit enfants de 1 à 16 ans, chargé en outre du soin de ses vieux parents, n'hésitait pas à répondre aux policiers qui le poussaient à prendre la tête des chrétiens dissidents : "J'irai en prison, si c'est nécessaire ; mais je resterai fidèle aux prêtres, à l'Evêque et au Pape... Je suis prêt à donner mon sang pour ma Patrie ; mais prêt aussi à le donner pour ma Religion." — "Si tu refuses, lui répondirent les policiers, on t'emprisonnera et ta famille sera sans soutien." Des larmes coulèrent des yeux de ce pauvre père qui murmura : "Oui, les miens souffriront, mourront peut-être de privations, mais Dieu nous donnera à tous la force de lui être fidèles."

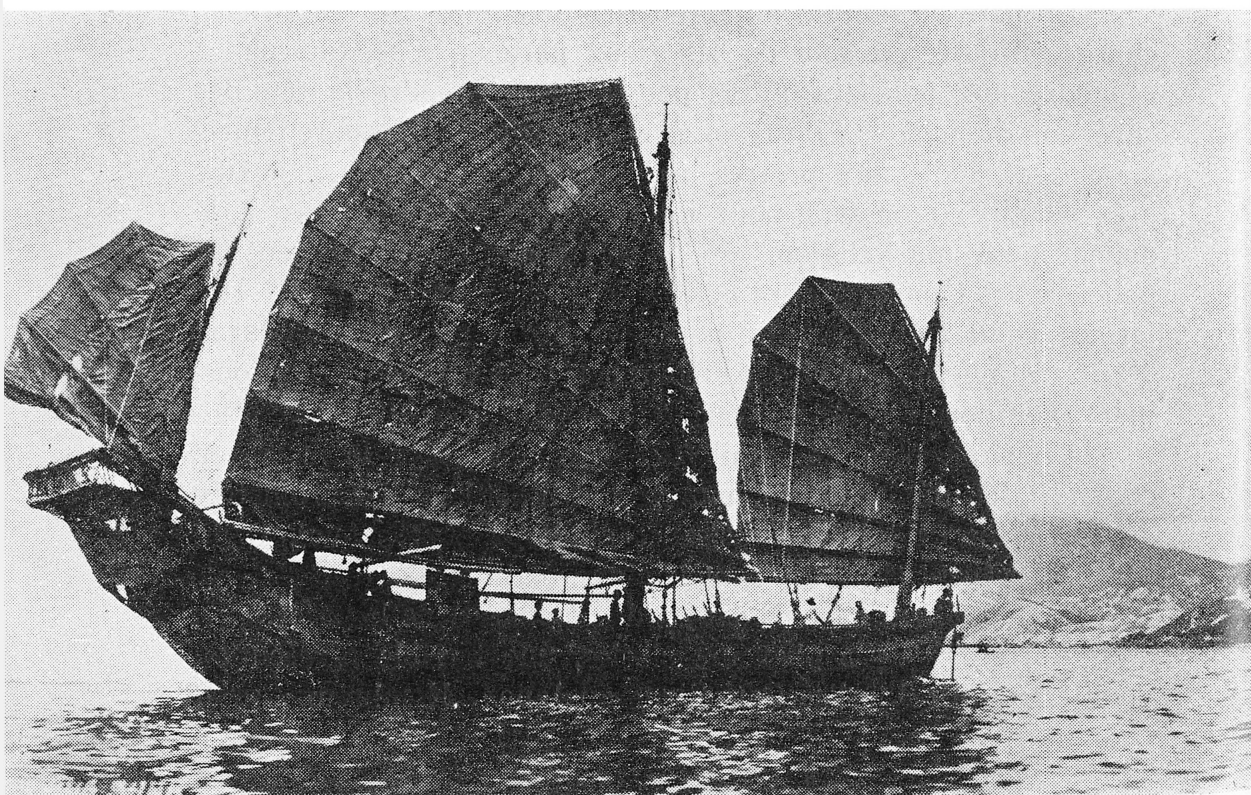
Un autre père de famille, chaque soir après la prière en commun, fait défiler ses enfants devant lui et leur fait promettre d'être toujours fidèles à l'Eglise et au Pape. Après quoi, il les bénit en traçant sur leur front le signe de la croix.

Nos chrétiens chinois ont eu des émules dans le passé.

Autrefois, il y a plusieurs siècles, une terrible persécution voulut anéantir l'Eglise Catholique au Japon. Nombreux furent



**Une ville flottante**



**La jonque où s'entasse une centaine de voyageurs.**

les martyrs. Cependant, sous les cendres de cet immense incendie, pareil à un tison, la Foi divine se conserva. La découverte des anciens chrétiens du Japon réjouit le cœur de tous les catholiques et doit être pour nous un motif d'espérer.

Voici comment Adrien Launay, l'historien des Missions-Etrangères, relate cette merveilleuse découverte :

“ Elle eut lieu à Nagasaki où une chapelle avait été élevée le 19 février 1865. Ce fut à M. Petitjean que la Providence réserva l'incomparable honneur et l'ineffable joie d'être l'instrument de cette découverte.

“ Il a raconté dans des pages émouvantes comment il fut mis sur les traces de cette Eglise chrétienne, que les persécuteurs croyaient avoir anéantie :

“ Un mois à peine s'était écoulé depuis la bénédiction de l'église de Nagasaki. Le 17 mars 1865, vers midi et demi, une quinzaine de personnes se tenaient à la porte de l'église. Poussé sans doute par mon bon ange, je me rends auprès d'elles et leur ouvre la porte ; J'avais à peine eu le temps de réciter un Pater, que trois femmes de cinquante à soixante ans s'agenouillèrent près de moi et me disent, la main sur la poitrine et à voix basse :

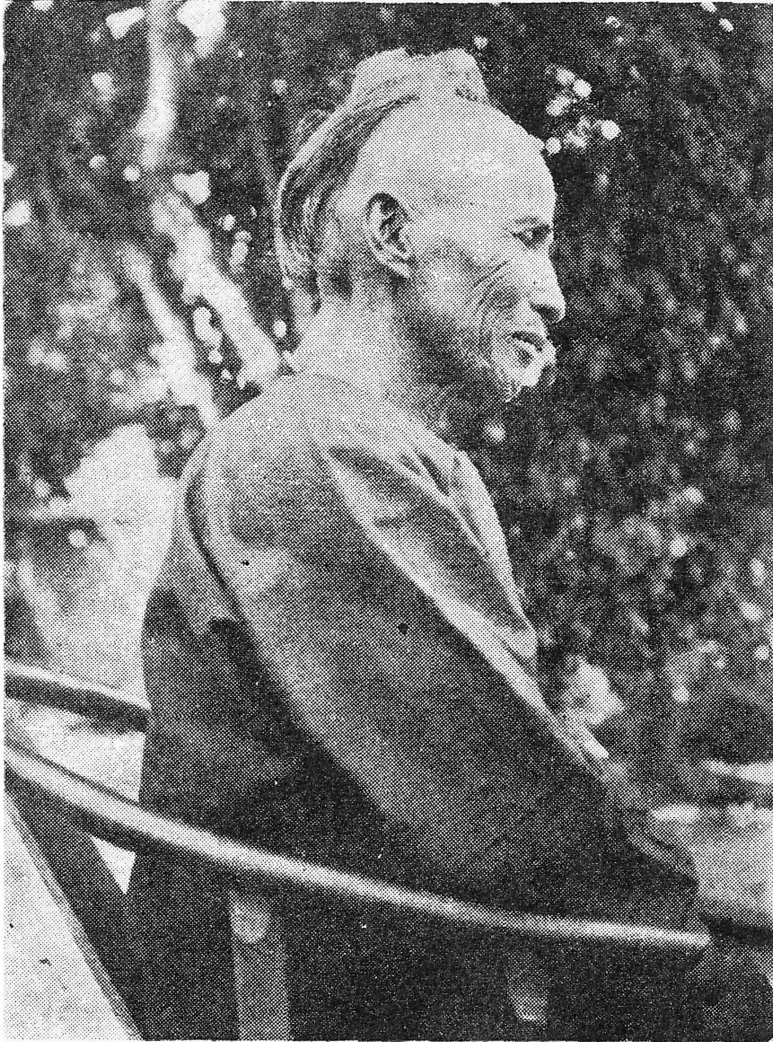
“ Notre cœur à tous qui sommes ici ne diffère pas du vôtre. — Vraiment ! mais d'où êtes-vous donc ? ”

Elles me nomment leur village et ajoutent :

“ Chez nous, presque tout le monde nous ressemble. ”

“ Soyez béni, ô mon Dieu ! pour tout le bonheur dont mon âme fut alors inondée. Quelle compensation des cinq années d'un ministère stérile ! A peine nos chers Japonais se sont-ils ouverts à moi, qu'ils se laissent aller à une confiance qui contraste étrangement avec les allures de leurs frères païens. Il faut répondre à toutes leurs questions, leur parler de “ O Deus sama, O Yeso sama, santa Maria sama ”, noms par lesquels ils désignent Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, la Sainte Vierge. La vue de la statue de Notre-Dame avec l'enfant Jésus leur rappelle la fête de Noël, qu'ils ont célébré au onzième mois, m'ont-ils dit. Ils me demandent si nous ne sommes pas au dix-septième jour du temps de tristesse (carême). Saint Joseph ne leur est pas non plus inconnu ; ils l'appellent : le père adoptif





**Père ! disait en pleurant un brave chrétien, que  
deviendrons nous lorsque vous ne serez plus là ?**

“de Notre-Seigneur : “O Yaso samano yo fou”. Au milieu des questions qui se croisent, un bruit de pas se fait entendre ; tous aussitôt de se disperser. Mais dès que les nouveaux arrivants sont reconnus, tous accourent en riant de leur frayeur.

— Ce sont des gens de notre village, ils ont le même cœur que nous.

Il fallut pourtant se séparer, afin de ne pas éveiller les soupçons des officiers dont je redoutais la visite.

Le jeudi et le vendredi saints, 13 et 15 avril, quinze cents personnes visitent l'église de Nagasaki ; le presbytère est envahi ; les fidèles en profitent pour satisfaire en secret leur dévotion devant les crucifix et les statues de la Sainte Vierge. Les premiers jours de mai, les missionnaires apprennent l'existence de deux mille cinq cents chrétiens, disséminés dans le voisinage de la ville.

Le 15 mai, arrivent les députés d'une île peu éloignée d'ici. Après un court entretien, nous les congédions, ne gardant auprès de nous que le catéchiste et le chef de la pieuse caravane. Le catéchiste, nommé Pierre, nous donne les plus précieux renseignements. Disons d'abord que sa formule de baptême ne diffère pas de la nôtre et qu'il la prononce très distinctement. Il reste encore, affirme-t-il, beaucoup de chrétiens dans tout le Japon, un peu partout. Il me cite, en particulier, un point où sont groupées plus de mille familles chrétiennes. Il nous interroge ensuite sur le grand chef du royaume de Rome, dont il désire savoir le nom.

Lorsque nous lui disons que l'auguste vicaire de Jésus-Christ, le Saint Pontife Pie IX, sera bien heureux d'apprendre les consolantes nouvelles que lui et ses compatriotes chrétiens viennent de nous donner, Pierre laisse éclater toute sa joie. Et néanmoins, avant de nous quitter, il veut s'assurer encore si nous sommes bien les successeurs des anciens missionnaires.

“N'avez-vous point d'enfants ? nous demande-t-il d'un air timide.

— Vous et tous vos frères chrétiens et païens du Japon, voilà les enfants que le bon Dieu nous a donnés. Pour d'autres enfants, nous ne pouvons pas en avoir ; le prêtre doit, comme vos premiers apôtres, garder toute sa vie le célibat.”

“ A cette réponse, Pierre et son compagnon inclinent leur front jusqu’à terre en s’écriant :

“ “ Ils sont vierges. Merci ! merci ! ”

“ Le lendemain, tout un village chrétien demandait la visite des missionnaires, et deux jours après, six cents autres catholiques envoyaient à Nagasaki une députation de vingt personnes. Au 8 juin, vingt-cinq chrétientés étaient connues des missionnaires et sept baptiseurs s’étaient mis en relation directe avec eux.

“ Ainsi, en l’absence de tout secours extérieur, sans les sacrements, sauf le baptême ; par l’action de Dieu d’abord, puis grâce à la fidèle transmission dans les familles des enseignements et des exemples des chrétiens et des martyrs japonais des seizième et dix-septième siècles, le feu sacré de la foi véritable, ou du moins une étincelle encore ardente de ce feu était demeurée dans un pays tyrannisé par le gouvernement le plus despotique et le plus hostile à la religion chrétienne ! Il n’y avait donc qu’à souffler sur cette étincelle et à en ranimer la flamme pour réaliser une fois de plus le vœu exprimé par le Sauveur : “ Je suis venu apporter le feu sur la terre et que veux-je, sinon qu’il s’allume. ”

“ Un cri de joie sorti de tous les cœurs catholiques salua ce grand événement. ”



# L'Eglise de Chine avant la tempête

La Chine, longtemps connue sous le nom de "Céleste Empire", est un immense pays peuplé de 483.800.000 habitants.

L'évangélisation de la Chine ne fut réellement commencée qu'au XIV<sup>ème</sup> siècle. A la mort du premier Archevêque de Kam-balick (Pékin), Jean de Montcorvin, l'Eglise de Chine disparut complètement. Saint François Xavier mourut en 1552 dans la petite île de Sancian, au moment où il se préparait à pénétrer en Chine.

Les Jésuites réussirent à s'établir à Péking et obtinrent de beaux résultats, entravés par la jalousie des Lettrés et la querelle des rites chinois.

Ce n'est qu'au XIX<sup>ème</sup> siècle que reprit sérieusement l'évangélisation de la Chine, malgré les persécutions et les bouleversements politiques.

L'Eglise de Chine, comme le grain de sénevé, devint un arbre florissant. Plus connue, plus aimée, elle travaillait avec ardeur à gagner au Christ ce grand et noble peuple chinois. Les chiffres qui suivent en font foi :

Archevêchés	20
Evêchés	84
Préfectures Apostoliques	35

Prêtres étrangers	3.015
Prêtres chinois	2.676
Frères étrangers	475
Frères chinois	632
Religieuses étrangères	2.351
Religieuses chinoises	5.112
Population catholique	3.274.740
Catéchumènes	194.712

## AUXILIAIRES LAIQUES :

Catéchistes	1.927
Catéchistesses	1.332
Maîtres d'écoles	3.912
Maîtresses d'écoles	2.591
Vierges enseignantes	1.761

## SEMINARISTES :

Grands séminaristes	924
Petits séminaristes	2.705

## ŒUVRES DE MISÉRICORDE :

Orphelinats :	254
Orphelins (dans les orph. <sup>ts</sup> )	15.696
Reçus dans l'année par Sainte-Enfance	20.740
Hôpitaux et hospices	216
Malades	81.628
Vieillards	4.262
Dispensaires	781
Consultations	11.240.344

## ŒUVRES SCOLAIRES

Universités	3
Ecoles secondaires	189
" primaires supérieures	542
" primaires	1.469
" de doctrine	2.243

Il faudrait encore citer :

Les observatoires :

météorologie et sismologie à Zikawei

astronomie et magnétisme à Zocé

Le Musée Heude (Histoire naturelle) à Shanghai

Les écoles de sourds-muets

Les écoles d'infirmières

Les Hospices d'aliénés

Les Hospices pour aveugles

Les Léproseries

Les ateliers, les ouvroirs, etc...

L'Eglise de Chine ne périra pas ; elle sortira plus belle de l'épreuve ; elle renaîtra de ses cendres... "Si le grain de froment tombant en terre ne meurt pas, il ne porte pas de fruits..."





« Si Dieu le veut, --- et nous l'en supplions de toute l'ardeur de notre cœur --- il peut arrêter le fléau (la persécution), il peut faire que la résurrection suive de près la passion, que les sacrifices actuels portent beaucoup de fruits. Cela suppose que les prières de l'Église entière obtiennent cette grâce pour nos fils souffrants.... »

(Sa Sainteté Pie XII)





## TABLE DES MATIÈRES

L'horrible calomnie	9
Cœurs de Mères	16
De la bouche des Enfants...	22
David "chien fidèle de l'Eglise"	26
Les jugements populaires	31
Vous serez mes témoins...	35
J'ai pitié de la foule...	42
Je ne croirai pas	47
La merveilleuse découverte	53
L'Eglise de Chine avant la tempête	57